

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 41

Artikel: Aphorismes
Autor: Nel., J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222812>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNEABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espacé.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



COMMISÉRATION

ALourtier, le feu destructeur a fait des ruines. En deux heures, la plus grande partie du village fut transformée en un monceau de cendres fumantes. A la porte de l'hiver, plus de cent personnes se trouvent sans abri, sans vêtement chaud et sans provision d'aucune sorte. Jusqu'ici ces gens vivaient dans la pauvreté, mais ils étaient heureux quand même, car ils possédaient un toit pour s'abriter des intempéries, du pain pour apaiser leur faim et du bois pour se chauffer en hiver. Maintenant que ce minimum sur lequel ils comptaient n'est plus qu'un amas de ruines, il ne leur restera plus rien que des dettes et les yeux pour pleurer, quand ils auront vendu les quelques vaches et chèvres qu'ils possèdent. La misère noire les attend, eux et leurs enfants, si des mains secourables ne viennent à leur aide.

Je connais un brave homme que ce malheur subit plongea dans une profonde consternation, parce qu'il a le don de pouvoir ressentir les sensations des personnes auxquelles il s'intéresse. Je l'entends encore, quand il apprit qu'à Lourtier presque rien de ce qui fut consumé n'était assuré, se mettre à pousser toute une série de « aïe, aïe », comme si on lui coupait une jambe. A la même table et au même instant, un autre citoyen, honnête au demeurant, mais plein de sa propre justice, ne sut, en face de cette touchante commisération, que tonner de toutes ses forces contre l'impardonnable insouciance des gens qui, disait-il, préfèrent dépenser pour des plaisirs fugitifs les quelques francs nécessaires à une assurance contre les risques d'incendie. Là-dessus, l'homme aux « aïes » relevant la tête, apostropha le Caton irrité en lui demandant :

— Monsieur, excusez mon étonnement, mais je croyais que vous étiez dans la soixantaine !

— J'ai exactement 59 ans, répondit le citoyen interpellé et rien chez moi ne permet le doute. Comment faut-il donc que je m'explique votre hésitation ? ajouta-t-il encore tout surpris.

— Pardonnez à ma franchise, reprit l'homme aux « aïes », si je vous avoue qu'en entendant exprimer votre surprise de l'insouciance des habitants de Lourtier, j'ai cru que vous étiez né d'hier. Tous les hommes, vous aussi bien que moi-même, nous cultivons, je vous l'assure, l'insouciance, cette plante aux émanations soporifiques. La prospérité de cette mauvaise herbe dépend du degré de notre inexpérience et de notre manque de réflexion. Les habitants de la vallée de Bagnes et de tant d'autres villages blottis au cœur des montagnes de ce beau canton du Valais sont pauvres pour la plupart et comme les lys des champs ils s'en remettent à la Providence du soin de leur avenir. N'agissent-ils pas du reste dans le même esprit que l'automobiliste ou l'homme sans « iste » qui ignore le danger parce que jusqu'ici il y a

toujours échappé ? Les gens de Lourtier ont eu tort de ne pas s'assurer contre l'incendie, c'est un fait. Ils s'en accusent eux-mêmes aujourd'hui, mais hélas, il n'est plus possible de revenir en arrière et les ruines ne se relèveront pas d'elles-mêmes. Les Confédérés, une fois encore, ouvriront charitairement leurs bourses, car ils ne veulent pas imputer à crime aux pauvres sinistrés un défaut qui, malheureusement, est inhérent à notre nature à tous. Et ceux qui ont des fruits ou des pommes de terre dont ils ne savent que faire sauront où les expédier. Cette aide confédérale sera en même temps un avertissement aux autorités valaisannes qui, en songeant à leurs nombreux villages, aux maisons toutes en bois, massées dans un fond de vallée ou aux flancs des monts, voudront sûrement combler sans retard une déplorable lacune de la législation de leur canton.

A titre de conclusion, l'homme aux « aïes » ajouta encore :

— Si j'étais conseiller d'Etat valaisan, par cette sécheresse, je ne fermerais plus l'œil !

Aimé Schabzigre.



LÈ FENNE DU Z'ORA EIN LÈ

LAI a dza bin quaque teimps, i'oïessé adî dèvesâ de clli novî parti que lè fennè l'ant fé et que lâi diant féministre. Diabe lo mot que l'âi compregné po cein qui ti lè coup que démandâvo cein que l'ire, mè respondant adî :

— Cein lè délicat ! On pâo pas oncora lo dere. L'è maulési à vo z'espliquâ cein bin adrâi.

Tot parâi, l'autr'hi, i'è reincontrâ 'na pernetta, ne vilhie, ne dzouvena, ne galéza, ne destra pouéta, un bocon chêtze. Mè su peinsâ que l'étai iena de clli féministre. Sé pas à que l'ye. Cein sè cheintâ, et pu l'è bon. On étai dein lo trame dâo Dzorat, setâ l'on dè coute l'autra, et vo séde, d'onna raison à onn'autra, l'a falio dèvesâ :

— Dinse, vo z'ite applîchiâ à Conte, que m'a de dinse. Eh bin ! su conteinta de vo vére et vo vu dere la veretâ, que vo pouâissi l'einvoyâ à voutron papâ, po cein que tote lè z'autre folhie dâo payî n'ant jamé racontâ que dâi dzanhie su clli féminisme quemet on dit.

— Vouah !

— Oï, dâi dzanhie ! Et po coumeincâ, mè faut vo dere que su Madama Saffa.

— Quaisî-vo !

— L'è dinse.

— Vouah !... Madama Saffâ ! Dinse, clli féminisme l'è po recliama po lè vôte.

— Oï. On vâo que lè fenne l'austant ti lè drâ, assebin quemet lè z'hommo. Lè vôte po coumeincâ.

— Et aprî ?

— Aprî ?

— Oï ! vo dite lè vôte po coumeincâ.

— Eh bin ! aprî on recliama po que lè fenne pouâissant être dâo Conset communat et dâo

Grand Conset,

— Et aprî ?

— On recliama po qu'on pouâisse lè betâ ào Conset nationat et ào Conset d'Etat !

— Vouah ! Et aprî ?

— Aprî ? On recliama po être ào Conset fédérat, mâmameint presidanna de la Confédéra-chon !

— Bouh !... Et aprî ?

— Aprî on recliama po être dzudzo et avâi son teni dein lo Palais de Lozena !

— O... oh !... Et aprî ?

— On recliama po que lè z'hommo ne pouâissant pas être met dein clliâo z'autoritâ, que lè fenne lâi sayant tote solette.

— Vouah ! Dîne vo sarâi pas po l'égalitâ ?

— Po coumeincâ, mâ aprî lâi arâ la dictature dâo fennéariat, quemet on lâi dit.

— Et lo militero ?

— Vo, vo z'ite on botsâ d'ein dèvesâ. Cein vo regardre pas !

— Bin s'ôn vâo. Mâ... lè bouïbo ?

— Quemet, lè bouïbo ?

— Oï, quand lâi arâ la dictature dâo fennéariat, quemet vo dire, quemet cein vâo-te s'arreindâ po lè bouïbo. Pâo-t'ître è-te lè z'hommo...

— Que dèvetrant lè fére ? L'è su.

— Vâi mâ... vâi mâ... Sé pas quemet vo dere... mâ... vo comprénde prâo que vo vu dere !

— Eh bin ! on recliama.

— Vouah ? A cô ?

— On recliama ào bon Dieu po que lè z'affére l'aulant dinse. Et rondzâi, foudrà bin que no z'accute. Quand on arâ prâo recliama vè lè z'hommo po avâi ti lè drâ et quand on lè z'ârâ zu, po lè z'autre z'affére foudrà bin qu'on lè z'ausse et que lo bon Dieu lâi passâ assebin ! L'è dinse, et pu l'è bon... Craset !

Marc à Louis.

APHORISMES

CE vocable, d'apparence sévère, vient souvent à point pour rappeler aux hommes un certain nombre de devoirs, dont plusieurs sont agréables à remplir. En voulez-vous la preuve ? Il me suffit de prendre le tome I de la *Physiologie du goût* de Brillat-Savarin, le célèbre gastronome. Les ascètes ne manqueront pas de crier au cynisme, au sacrilège.

« Les animaux se repaissent ; l'homme mange ; l'homme d'esprit seul sait manger. »

Comme Brillat-Savarin « savait manger », il se décernait lui-même, vous le voyez, le diplôme « d'homme d'esprit » ; ce n'était pas un goinfre.

« Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es. »

Alors, si je mange du veau... !

« La table est le seul endroit où l'on ne s'ennuie jamais pendant la première heure. »

Vous avez bien lu : pendant la première heure ! Je suppose qu'il s'agit du soir. On commence à 7 heures. Jusqu'à 8 heures, c'est la gaieté en permanence. A partir de là, mystère. Brillat-Savarin ne devait pas aimer les discours de banquet ou bien était-ce de sa part une façon de dire qu'ils sont bien ennuyeux ! A son époque, on causait entre amis plus qu'on ne parlait au public.

« La découverte d'un mets nouveau fait plus

pour le bonheur du genre humain que la découverte d'une étoile. »

Méthodiste, va ! Il faudrait préalablement savoir ce que c'est que ce mets nouveau, avec quoi on le prépare et si vraiment il vaut mieux qu'un petit pain frais. Quant aux étoiles, il n'est plus nécessaire de les chercher dans le ciel. Allez au cinéma, vous en verrez de nouvelles.

« Ceux qui s'indigèrent ou qui s'enivrent ne savent ni boire ni manger. »

Ah ! ça, par exemple, c'est une précieuse révélation. Mais comment démontrera-t-on que celui qui titube à moins absorbé qu'un autre qui marche droit comme un i ? Il paraît que ces choses-là se voient. Eh bien, franchement, ce n'est pas équitable. Au fait, un conseil : méfie-toi du guillon !

« Attendre trop longtemps un convive retardataire est un manque d'égards pour ceux qui sont présents. »

Bigré ! Voilà qui nous fait faire de sérieuses réflexions. Encore faudrait-il savoir pourquoi le convive est en retard ? Mais on le sait ; quand il arrive, il a des excuses plein la bouche.

« Convier quelqu'un, c'est se charger de son bonheur pendant tout le temps qu'il est sous votre toit. »

On n'y pense pas suffisamment. Oui, quand on se rend chez un ami, ou quand on reçoit un ami, il y a du soleil dans les coeurs. Pourvu qu'on n'ait pas mal aux dents ou une obsession professionnelle ou quelque autre incommodité, tout ira bien, de part et d'autre, et le charme sera grand si, automatiquement, on évite de déblatérer sur les absents. Hélas ! je me souviens de ce pasteur qui, un dimanche, en St-François, disait : « La médisance est le sel des conversations ».

« La destinée des nations dépend de la manière dont elles se nourrissent. »

Il est regrettable que Brillat-Savarin n'a pas développé ce thème, car nous nous demandons ce qu'il peut convenir de déclarer à cet égard. Sans doute, l'Allemagne est le pays de la choucroute, l'Italie, celui du macaroni, l'Angleterre, celui du rosbif, l'Amérique (du Nord), celui du régime sec, mais on sait bien que ces formules lapidaires ne suffisent pas pour les statisticiens. Partout, on mange et l'on boit — toutes portions gardées — les mêmes choses, et toutes ont la même destinée !

J. Nel.



MONTREUX

Le château de Chillon.

ASCASE ROBERT, qui est un très vieil auteur, nous parle, je ne sais trop à quel propos, de l'abbé Wala de Corbie que Louis le Débonnaire fit enfermer « dans un fort entouré de toute part des eaux du Léman et d'où l'on ne pouvait apercevoir que le ciel, le lac et les Alpes ».

C'est dire que le château de Chillon, ou de Chilliiong comme on l'écrivait aux temps arriérés, construit sur l'emplacement du fort, remonte presque au déluge. Il a vu les forêts descendre jusqu'au sable du Léman, le loup craintif en sortir pour étancher sa soif, le cerf aux cornes-branchedes se jeter à la nage pour gagner la rive lointaine. Il a entendu la voix des trompettes rauques, le sifflement des flèches, le tonnerre des bombardes et des couleuvrines. Les éclairs allumés au flanc des galères genevoises l'ont illuminé. Pendant des siècles et encore des siècles les hommes l'ont pressé par terre et par eau, les vents ont assailli ses girouettes, les vagues ont giflé ses murailles. Impassible, il a laissé passer l'orage.

Ses tours, ses salles immenses, logeaient des seigneurs fiers et rudes qui crachaient sur les

dalles, bayaient aux mouettes, pêchaient le poisson par les meurtrières et puis, certain matin bleu, s'en allaient, lance au poing, batailler contre un vassal récalcitrant... Les haches, les halberdes, les épées à deux mains pendaient aux parois... Aux broches des profondes cheminées le gibier rôtissait, un chevreuil entier, un cuissot de daim... Autour des cours intérieures, un enclos entièrement de toits, d'escaliers couverts, de murs crénelés, d'échauguettes où veillait la sentinelle sur un horizon de montagnes, de collines, d'eau déserte, de lointains vaporeux... Aux heures de soleil, la neige étincelait, la paisible assemblée des monts tenait séance dans le bleu du ciel, le miroir du lac reflétait l'ombre gracieuse d'un oiseau... Frôlant cette beauté, des hommes pourrissaient au souterrain de Chillon, enchaînés au roc humide, dans le cachot où pétraient en tapinois un liséré de jour, un reflet d'azur ironique, le chatoiement lumineux des vagues entrechoquées. Là était le royaume de l'ombre, peuplé d'ombres, jusqu'au jour où sonnait l'heure de comparaître devant les juges en robe de pourpre, jusqu'à l'instant où s'ouvrait l'oubliette, trappe noire, sinistre, d'où montait avec un bruit d'eau un souffle froid....

Cela, c'est ce que nous apporte la légende, l'imagination pressée de s'évader vers le mystère, vers le merveilleux, vers l'horrible, sans arriver ni à l'atteindre, ni à le dépasser, ni à comprendre que le rêve le plus fou est bien plat en comparaison de ce qui fut la réalité.

Donc, comme les barques, comme les mouettes, les siècles ont glissé sur l'onde toujours pareille à elle-même. Et l'année 1912 a paru sur le gouffre du temps.

Pierre de Savoie, surnommé le Petit Charlemagne, dort sous une pierre plate et c'est un concierge, que l'on appelle aussi intendant, qui règne désormais sur l'antique manoir. Le pont-levis est abaissé. Sous la herse qui ne tombera plus, un homme à chapeau de paille vend billets et catalogues. Quatre sous, les dimanches et jours fériés du moins, et l'on fait sonner ses pas sous la voûte... Des flèches discrètement peintes aux murailles disent par où il convient de passer, quelle rampe il faut gravir, quel escalier il faut descendre. Un W.-C. se dérobe derrière la luxuriance d'une vigne vierge. Les garçons d'hôtel galonnés s'assoient sur des sièges armoriés ; les sommelières penchent leurs chapeaux fleuris de myosotis sur le froid des oubliettes ; un Allemand à lunettes adapte ses semelles aux empreintes des pas de Bonivard ; et Peitrequin, qui est garde-champêtre à Veytaux, inscrit son nom à côté de celui de Byron.

Byron avait dit :

— Chillon, ta prison est un lieu saint et ton triste passé un autel... Souffle éternel de l'âme indépendante, ô liberté, tu n'es brillante que dans les cachots... Ces traces de Bonivard, qu'on se garde de les effacer : elles en appellent de la tyrannie à Dieu !...

Et Peitrequin dit à un ami :

— Regarde voir ces piliers, quels morceaux !... Rien que de ça contempler, ça donne soif !

Ah Peitrequin !... Tu es citoyen, tu es un membre actif du peuple souverain. Tu le sais. Tu en es fier. Et pourtant quelque chose t'impressionne, ici, le mépris hautain qui suinte des voûtes avec les gouttes d'eau. Le frisson du passé cruel te secoue... Incline une oreille républicaine sur l'oubliette : il en monte encore une clameur !... Au fond de ce souterrain geignent encore des douleurs lentes !... Vois, le soleil, un instant posé sur la pierre couleur de cendres, à l'éclat froid d'un rayon de lune !... Ton émotion, Peitrequin, tu l'as proclamée à ta manière qui est naïve, nettement vulgaire, mais aussi sincère, pour le moins, que le lyrisme fastueux de Byron : — Rien que de ça contempler, ça donne soif !...

L'Esprit moyenâgeux qui veille en un recoin obscur du château ne comprend pas ce langage, ce peuple fruste, cet Allemand à chapeau vert, ces rustres endimanchés. La nuit tombée, il parle aux ténèbres d'une voix inquiète, il parle au vent par la fente des meurtrières. Et il dit :

— Qu'est-il donc arrivé, nuit amie ? Toi, tu es restée la même, tu possèdes encore tes yeux

d'or, ta grande lampe à la clarté douce... Et toi, vent ? Depuis toujours tu dévores l'espace, tu soulèves les flots, tu courbes la cime de l'arbre... Les rocs demeurent aussi les mêmes : depuis que j'existe la Dent du Midi règne sur le peuple des monts... Seuls, les hommes ont changé...

Mais c'est encore à la lune que l'Esprit s'adresse le plus volontiers :

— Te souviens-tu du temps jadis ?... Hélas ! aujourd'hui, lorsque tu insinues un de tes rayons dans mes cachots, tu n'éclaires que la roche nue. Mes gibets sont brûlés ! L'araignée tend sa toile entre les dentes de ma herse !... Et le gros portier de l'Hôtel de Paris ricane près de mes oubliettes !... Plus de seigneurs, plus de gueux en haillons ; ni grandeur, ni vie chiche : mais les conseillers d'Etat, les colonels, les coiffeurs, les maçons, tous citoyens rasés et bien nourris, payant la même somme dérisoire pour fouler mes pavés de leurs semelles démocratiques !... Et milles écrivaillons me ridiculisent qui s'imaginent que l'on évoque ma majesté par des mots !... Les babilots portent mon image diminuée jusqu'aux confins des mondes habités ; l'assiette me présente au monsieur qui a noué sa serviette autour de son cou apoplectique ; les peintres me caricaturent et les cartes postales m'insultent !... Lune, toi qui sais l'avenir, jusques à quand cela durera-t-il ?

Mais la lune est bien trop occupée à semer sur les flots les étincelles blondes !... Du reste, par principe, elle ne répond jamais aux questions.

B. Vallotton.

A LA BRASSERIE

D'ANGLAIS qui était assis près de moi sur la terrasse avait vraiment une physionomie des plus sympathiques.

Le garçon venait de lui apporter un bock de bière brune posé sur l'inévitable rond de feutre brun.

L'insulaire but son bock d'un trait, avec un air fort satisfait.

Probablement qu'il avait soif.

Une fois le bock terminé, il considéra le rond de feutre, rêveusement.

Il le prit ensuite et, le portant à sa bouche, il essaya de l'entamer de ses fortes dents blanches mais vainement. Et le reposant sur la table, de nouveau, il prit un air rêveur.

Je me gardai bien de troubler sa méditation. Quelle ne fut pas, en effet, ma joie, au bout de quelques minutes, de le voir sortir de sa poche, furtivement, un petit canif !

Après quelques efforts, il réussit à couper le rond de feutre en minuscules morceaux, qu'il se mit à absorber l'un après l'autre, à grands efforts de mâchoire.

C'était plaisir de le voir mastiquer. J'avais toujours entendu dire que les Anglais étaient de forts mangeurs. La preuve était péremptoire. Cependant, cela n'allait pas sans difficultés. Quand eut disparu le dernier morceau, l'insulaire avait la figure rouge, et sa respiration haletait un peu.

Aussi ne fus-je pas étonné, quand je l'entendis héler le garçon :

— Garçonne, une autre bock, je demande. Mais si vous plaisez, sans biscuit !

MÉDECIN INGÉNIEUX

DANS le cabinet luxueux du médecin, mon ami Lambert, les habits épars sur le fauteuil et à terre, présente son académie au docteur.

Après l'examen un peu long, mais très scientifique, notre représentant de la faculté lui exprime son étonnement. Il n'a jamais eu un malade aussi bien portant.

— Cependant, M. Lambert, votre état général, cette année, me donne beaucoup à réfléchir. Il faut absolument suivre mes instructions, très scrupuleusement.

— Oui, cher docteur, mais...

— Pour commencer, vous mangez beaucoup trop. Il faut vous limiter. Regardez-moi ce ventre ; ne pouvez-vous pas vous contenter de la moitié de ce que vous mangez en ce moment ?